

CLOTILDE GERON

LUTTES EN TERRES
AUTOCHTONES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

THIERRY DENYS
VÉRONIQUE ESCHBACH
VALÉRIE GERMON
CLAUDINE GERON
NINA GERON
PASCALE GÉRON
MARIE JALABERT
JULIE MORGE

DENISE PICCINELLI
SANGAVI SELVESWARAN
MAYANA SISELO
BAPTISTE SOURBIER
ANTOINE THORAVAL
GILLES WALTER
MICHEL WALTER
NADINE WALTER

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier
et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou
d'adaptation interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-37916-833-8

Dépôt légal : octobre 2021

Remerciements

Ma reconnaissance va tout d'abord à M. Grillot et à Mme Le Menestrel qui ont bien voulu diriger ma recherche en me consacrant leur temps avec générosité et patience. Leurs conseils bienveillants ont été de la plus grande aide dans la rédaction de ce travail. Je les remercie tous deux pour la confiance qu'ils m'ont accordée. Qu'ils trouvent ici l'expression de toute ma gratitude.

Cette recherche n'aurait pas été possible sans les résidents d'Haida Gwaii, que ce soit ceux que j'ai connus en 2013-2014, lorsque j'ai vécu sur place, ou ceux que j'ai rencontrés à distance, en 2020 et 2021. Leur aide, leur soutien, leur partage d'informations, de souvenirs et d'expériences de vie ont été primordiaux et sans eux, la rédaction de ce livre aurait été impossible. Je pense particulièrement à Zoe Sikora, ma mère d'accueil lorsque je vivais sur l'archipel, qui a été présente dès que nécessaire, afin de clarifier des situations que je ne connaissais, ou ne comprenais pas, et qui a eu la gentillesse de toujours me mettre en contact avec les personnes qui pouvaient répondre à mes interrogations, en fonction de l'évolution de mon travail.

J'adresse toute ma reconnaissance à Damien Deville, géoanthropologue, qui a bien voulu me prodiguer de nombreux conseils pour penser et théoriser mes hypothèses et axes de recherches au travers de débats et d'échanges.

Je tiens aussi à remercier ma mère, Pascale Galland-Géron, qui a lu l'intégralité de mon manuscrit à plusieurs reprises et m'a apporté suggestions ainsi que corrections orthographiques et grammaticales dès que cela était nécessaire.

Un grand merci à Sangavi Selevswaran qui a réalisé l'illustration de couverture de ce livre représentant un paysage d'Haida Gwaii.

Enfin, je souhaite remercier tous ceux qui m'ont soutenue dans cette aventure, marquée par des difficultés imposées par la crise sanitaire.

Les noms des intervenants ont été anonymisés.

Liste des abréviations

ACEE — Agence Canadienne d'Évaluation Environnementale
ARH — Area Reserve Haida Heritage
BCCOS — British Columbia Conservation Officer Service
BCNDP — British Columbia New Democratic Party
BCTC — Commission des Traités de la Colombie-Britannique
CEC — Commission d'Examen Conjoint
CFN — Coastal First Nations
CHN — Conseil de la Nation Haida
CNRTL — Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales
CVOM — Conseil du Village de Old Massett
DWS — Delkatla Wildlife Sanctuary
EE — Evaluation Environnementale
ENG — Enbridge Northern Gateway
GHN — Gwaii Haanas National
HGDS — Haida Gwaii's Dirty Side
HGO — Haida Gwaii Observer
LCEE — Loi Canadienne sur l'Évaluation Environnementale
MTC — Mouat's Trading Company
NG — Northern Gateway
NMC — National Marine Conservation
NIWRC — North Island Wildlife Recovery Centre
ONE — Office National de l'Énergie
PCA — Pacific Coastal Airlines
PRHS — Park Reserve Haida Heritage Site
UBC — Université de Colombie-Britannique
UNESCO — Organisation des Nations unies pour l'Éducation, la Science et la Culture
TRM — Mesures de Traités
YDA — Yinka Dene Alliance
BCPIAC — Colombie-Britannique Public Interest Advocacy Centre
GIEC — Groupe d'Experts Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat

Glossaire Haida

La langue haïda est composée de plusieurs dialectes, certains mots ne sont pas écrits ou prononcés de la même façon dans les différentes villes d'Haida Gwaii. Dans le cadre de cette recherche, j'ai choisi de suivre le vocabulaire et l'orthographe les plus courants et approuvés par le Skidegate Haïda Immersion Program, un programme visant à la réintroduction de la langue haïda dans l'archipel, cherchant à unifier la langue afin de la promouvoir. Sur les différentes cartes réalisées et mobilisées dans cette recherche, j'ai toujours mentionné les noms à la fois anglais et haïdas. Il faut noter que dans le langage courant les noms anglais sont en général plus utilisés.

Liste des mots haidas utilisés dans cette recherche :

Daaking Giids : Queen Charlotte

Gaagllns Kun : Le nom du corbeau créateur du monde selon les mythes haidas

Gaaw Kaahlîi : Masset Inlet

Gamadiia : Port Clements

Gaw : Old Massett

Gawu Kuns Llnagaay : Moresby Camp

Gwaii : île

Gwaii Haanas : île de la beauté

HlGaagilda : Skidegate

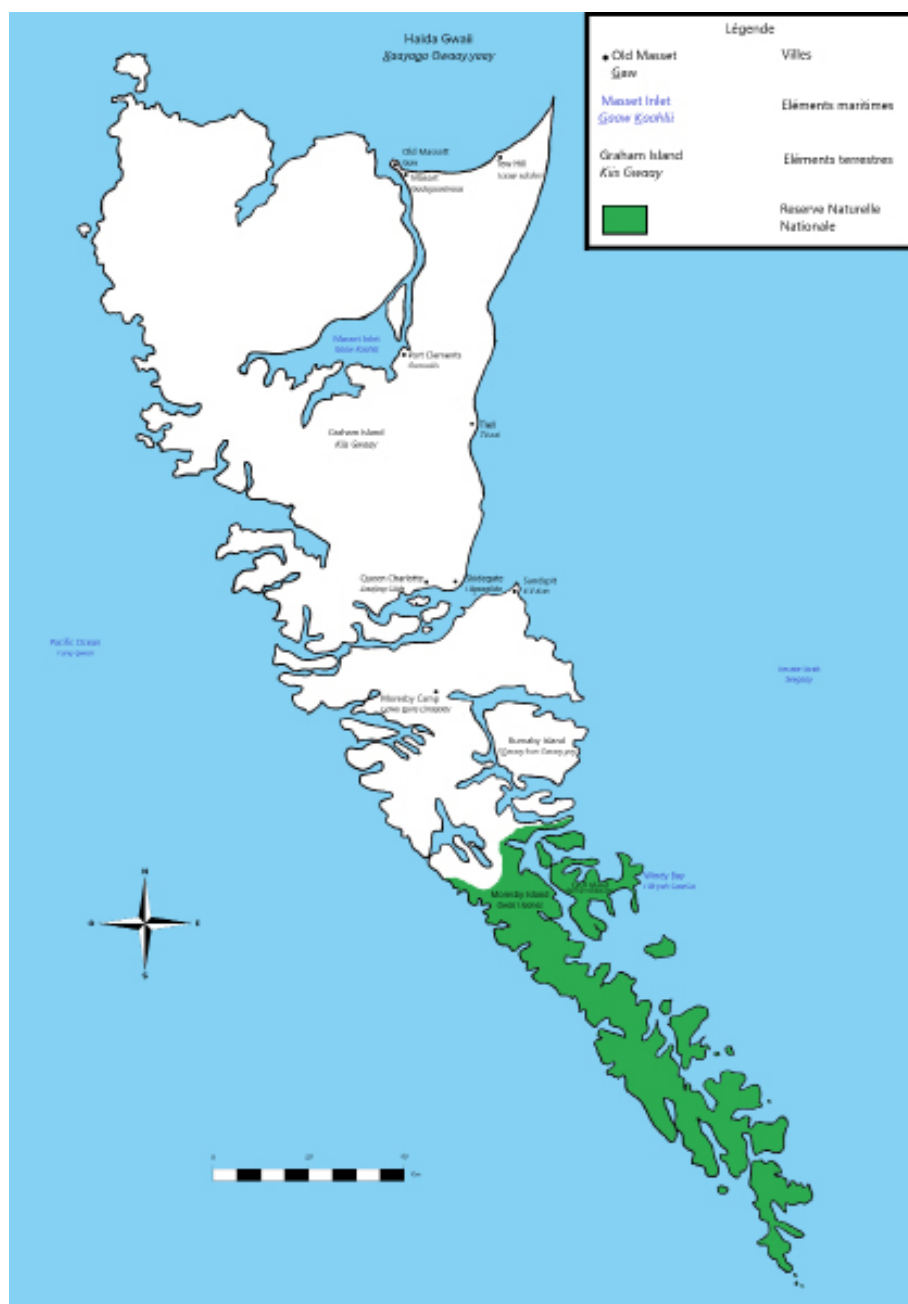
Hlk'yah GawGa: Windy Bay

K'il Llnagaay : Sandspit

Taaw Tl'ajuu : Tow Hill

Tllaga Kun Gwaay.aay : Athlîi Gwaii ou Lyell Island

Tll.aal : Tlell



Cartographie de l'archipel d'Haida Gwaii, réalisée par Clotilde Géron.

Chapitre introductif

Après avoir traversé le monde, de Paris à Vancouver, je sors de l'avion. Je suis seule. Je longe ces couloirs de verre et déambule, me laissant guider par les panneaux « Exit ». J'observe, ne sachant réellement où je vais et vers quoi je me dirige. J'aperçois, au loin, les montagnes qui sculptent la Colombie-Britannique, au pied desquelles apparaissent les immeubles de Vancouver, les rues, les lumières de la ville, qui émergent des pistes d'atterrissage. Les frontières entre le monde de la ville et de la nature s'entremêlent et créent une atmosphère calme et accueillante. Je déambule doucement, je descends les escalators marche par marche et j'aperçois, au loin, un groupe de personnes tenant une pancarte colorée sur laquelle je distingue « Clotilde », c'est mon prénom.

Je m'approche de ces personnes qui me font de grands signes, le sourire aux lèvres, ils ont l'air heureux. Cette famille, c'est ma famille d'accueil, je vais vivre chez eux pendant un an. La mère, Jade, le père, Edgar, et les deux filles, Sara et Rose. Je me présente en bafouillant quelques mots dans un anglais approximatif. L'école, cette gare de triage, où matières et professeurs se succèdent, chacun dans l'attente de compétences précises, sans place à la découverte, à l'immersion, ne m'a pas permis d'appréhender réellement les nuances de la langue. La fatigue s'empare de moi, le trajet interminable, l'effort fourni pour communiquer m'ont éreintée. Et c'est après une sieste de plusieurs heures que je découvre enfin la vie qui m'attend dans ce pays, si loin de ma famille.

C'est donc au sein de cette famille, installée au nord d'Haida Gwaii, que je suis arrivée, à l'âge de quinze ans. Je suis partie avec l'association AFS Vivre Sans Frontière, association internationale de séjours linguistiques et interculturels, qui travaille en collaboration avec les établissements scolaires pour permettre aux étudiants de bénéficier d'un accompagnement durant leur immersion à l'étranger, ainsi que d'une intégration de leur expérience culturelle à leur cursus scolaire.

Dans ce cadre, j'avais demandé à partir au Canada, pays que j'avais déjà visité lors d'un séjour linguistique d'un mois à l'été 2012. La famille Anderson souhaitait accueillir une étudiante en programme d'échange afin de partager leur quotidien et lui permettre de découvrir leur environnement de vie : Haida Gwaii. J'ai préparé ce séjour pendant l'année précédente et élaboré un dossier pour me présenter. Cette famille a choisi mon profil

parmi plusieurs, ce qui aurait dû clore le processus ; mais du fait du caractère isolé de l'archipel, les organisateurs, bénévoles de cette association, m'ont demandé si j'étais d'accord pour me rendre dans ce territoire reculé, au sein de cette famille.

C'est ainsi que je suis partie pour le village de Masset, au nord de l'archipel d'Haida Gwaii. Archipel dont l'environnement maritime et territorial est particulièrement reconnaissable, jonché de milliers d'îles et d'îlots, recouvert de forêts humides et denses, l'archipel d'Haida Gwaii est empli d'un écosystème qui lui est propre. De plus, ce territoire insulaire est unique, puisqu'il n'est revendiqué que par une seule première nation, les Haïdas, ainsi que par le gouvernement canadien. À l'inverse, les autres territoires revendiqués par des peuples autochtones canadiens s'entremêlent et se superposent. Cette particularité en fait un terrain d'étude privilégié que j'ai choisi comme terrain d'anthropologie, dans le cadre de la rédaction de cette recherche, pour comprendre les rapports entretenus entre les résidents de l'archipel et le milieu, son appréhension et sa représentation.

Durant mes deux années de master, je devais donc repartir à Haida Gwaii afin de mener un terrain de recherche complet. Cependant, la pandémie de la Covid-19 nous a touchés et je me suis donc penchée sur un terrain en ligne, venant questionner méthodes et procédés anthropologiques.

I-Penser une anthropologie du milieu en Terres autochtones

A-Une recherche en milieu colonial

Au cœur des problématiques territoriales, environnementales, animales, humaines, ainsi que de gestion des déchets et évoluant dans des contextes géographiques et climatiques particuliers, les peuples autochtones semblent être les premiers touchés par le dérèglement climatique.

Dans son ouvrage *Pollution is colonialism*, Max Liboiron présente un cadre permettant d'appréhender les méthodes de recherche scientifique comme des pratiques pouvant s'aligner sur ou contre le colonialisme. Elle souligne que, même lorsque les chercheurs travaillent à des objectifs bienveillants, la science et l'activisme environnemental sont souvent fondés sur une vision coloniale du monde et de l'accès à la terre. Afin de déconstruire cette vision, l'auteur se concentre sur la pollution plastique et modélise une pratique scientifique anticoloniale alignée sur les concepts indigènes de la terre, de l'éthique et des relations. Elle démontre que la pollution n'est pas un syndrome du capitalisme, mais une mise en œuvre violente des relations coloniales, en lien avec la revendication des terres indigènes.

S'appuyant sur les actions des environmentalistes natifs, elle souligne que la pollution n'est pas une manifestation ou un effet secondaire du colonialisme, mais plutôt une mise en œuvre des relations coloniales actuelles avec les Terres. Par « Terre », avec une majuscule, Max Liboiron fait « référence à l'entité unique qu'est l'esprit vivant combiné des plantes, des

animaux, l'air, l'eau, les humains, les histoires et les événements reconnus par de nombreuses communautés indigènes. Lorsque la terre ne prend pas la majuscule [elle fait] référence au concept issu d'une vision coloniale du monde selon laquelle les paysages sont communs, universels, et partout, même avec de grandes variations. ». C'est en s'inspirant de cette définition que les termes de Terre et de milieu seront utilisés, le mot milieu faisant référence à la même entité. L'étude des mobilisations environnementales et des relations entre humains et milieu sera faite en gardant à l'esprit cette problématique des conséquences du capitalisme sur l'environnement et les relations que les Haïdas entretiennent avec la Terre.

Dans l'ouvrage de Max Liboiron, la rencontre entre deux groupes humains semble être décrite comme négative et porteuse de conflits entre populations. Cependant, il est important de ne pas réduire les rencontres et la relation à l'autre à cette interprétation. En effet, la relation permet aussi de faire émerger de nouveaux possibles, c'est ce que développe Barbara Glowczewski dans son ouvrage *Rêves en colère*, où elle propose vingt leçons explorant l'histoire, la cosmologie, les rituels et la pensée des aborigènes en Australie. Elle y pense la résistance et la coexistence dans le monde postcolonial afin d'étudier et de valoriser les différences culturelles et de ne pas « succomber au totalitarisme de l'Un qui transforme toute altérité en rapport de domination ». Sa recherche permet de comprendre un fait qu'il est important de garder à l'esprit : il n'est pas possible de revenir sur l'histoire, sur les faits qui en ont découlé, mais il est réalisable de penser le présent. Les autochtones vivent dans un monde qui est empreint de capitalisme, il est donc nécessaire de penser comment les relations, au milieu, influent sur un mode de vie et un mode de pensée tout en incluant leurs diversités. Les rapports coloniaux passés et actuels ont créé des précarités qui, aujourd'hui, font émerger des luttes au sein des territoires.

B-Appréhension du milieu d'un point de vue anthropologique

L'ensemble des courants de l'anthropologie, depuis la naissance de la discipline jusque dans les années 1970, sont sous domination naturaliste, à savoir que la nature est extérieure et séparée de l'humain. C'est l'idée fondatrice d'un passage de la nature à la culture, initiée par les courants des années 1860, ainsi que les classifications méthodologiques des populations sur la base d'une anatomie comparée des peuples, qui prédisposent à l'anthropologie. De surcroît, le paradigme naturaliste trouve son fondement pendant le siècle des Lumières, ainsi que dans la pensée de Kant qui problématise les savoirs anthropologiques, traduisant le problème du duel « nature/culture » dans un espace épistémologique dont nous sommes encore les héritiers aujourd'hui. Le naturalisme fixe les liens entre l'homme et la nature qui se caractérisent à la fois par une séparation et une domination de la culture ou de l'homme sur la nature.

Au début du XXe siècle, Durkheim et Mauss considèrent les facteurs naturels plus limitants que déterminants. Même si le dualisme entre les

hommes et les existants s'assouplit ensuite avec l'écologie culturelle de Stewart et avec les travaux de Roy Rappaport qui étudie finement la domestication des cochons, la synthétisant en une vision écosystémique des relations entre humains et non humains, ou encore les travaux d'Haudricourt qui pense les plantes comme des agents sociaux, le paradigme naturaliste est toujours à l'œuvre.

La question de l'environnement en anthropologie commence à être prédominante dans les années 1970-1980 où des débats font rage. L'anthropologie marxiste, portant sur les formes de vies sociales pensées à partir des formes matérielles de la production, est confrontée, dans le monde anglo-saxon, à l'écologie culturelle, qui s'impose avec des thèses parfois extrêmes. À cet égard, Morgan Harris présente le sacrifice humain aztèque comme un rituel découlant d'un déficit de protéines dans l'alimentation de la population et qui aurait comme fonction principale de pallier ce manque nutritionnel. Les écologistes culturels, de manière générale, cherchaient à expliquer des déterminismes culturels par le biais de raisons physiologiques, comme s'il existait une « main invisible écologique » qui influencerait telle ou telle pratique ou représentation de l'environnement.

L'humain ne peut être étudié en tant qu'espèce solitaire. Ainsi, il semble pertinent de se pencher sur les études anthropologiques contemporaines qui, selon Charles Stepanoff « suggèrent qu'un système ne peut être correctement décrit d'un point de vue anthropocentrique, exclusivement concerné par les actions de l'homme vers l'animal ou sur l'animal en tant qu'objet de ces actions ». Une telle approche permet de dépasser en partie les études fonctionnalistes des années 70' et 80' qui aboutissaient souvent à des modèles normatifs très limités de production-rationalisation.

C'est à partir des années 2000, et plus précisément en 2007 que le tournant anthropologique s'emploie à déconstruire la dichotomie nature/culture et particulièrement la thèse du « Grand Partage » amplement critiquée par les sciences humaines et sociales, à savoir une mise en ordre arbitraire du monde des humains (êtres culturels) d'un côté et des existants (être naturels) de l'autre. Selon de nombreux chercheurs, comme Tim Ingold, Viveros de Castro, Philippe Descola ou encore Bruno Latour, la notion de nature n'est pas universelle. Ce tournant en faveur d'une altérité élargie, processuelle et intégrative, donne lieu à de nombreux travaux dont les sujets traités offrent une vision englobante touchant aussi bien l'imagination, que la coopération interspécifique, que l'agentivité des forêts ou des virus. Ce tournant ontologique cherchant à questionner le rapport entre personnes humaines et personnes non humaines permet de dépasser une approche naturaliste traditionnelle anthropologique.

Comment appréhender et étudier la représentation du milieu du point de vue à la fois humain, animal, végétal ou encore spatial ? Le philosophe et biologiste Uexküll propose une théorie selon laquelle les humains s'ancrent dans une perception commune dans leur propre monde, alors que chaque espèce animale a aussi sa perception du monde. Dans cette perspective est-il

nécessaire de comprendre la subjectivité animale afin d'étudier les relations entre humains et animaux ? Tim Ingold, dans une volonté d'analyse des phénomènes perçus, suggère, dans le chapitre quatre de *The Perception of the Environment : Essays on Livelihood, Dwelling and Skill*, que « ceux qui sont "avec" les animaux dans leur vie quotidienne, notamment les chasseurs et les bergers, peuvent nous donner les meilleures indications possibles sur la manière dont nous pourrions procéder ».

Tim Ingold, avec son approche phénoménologique, décrit notamment des rencontres entre ours et humains et, dans son ouvrage *Perception of the environment*, il analyse une image dessinée par un inuit, représentant un homme et un ours anthropomorphe portant un manteau, ces derniers se saluent.

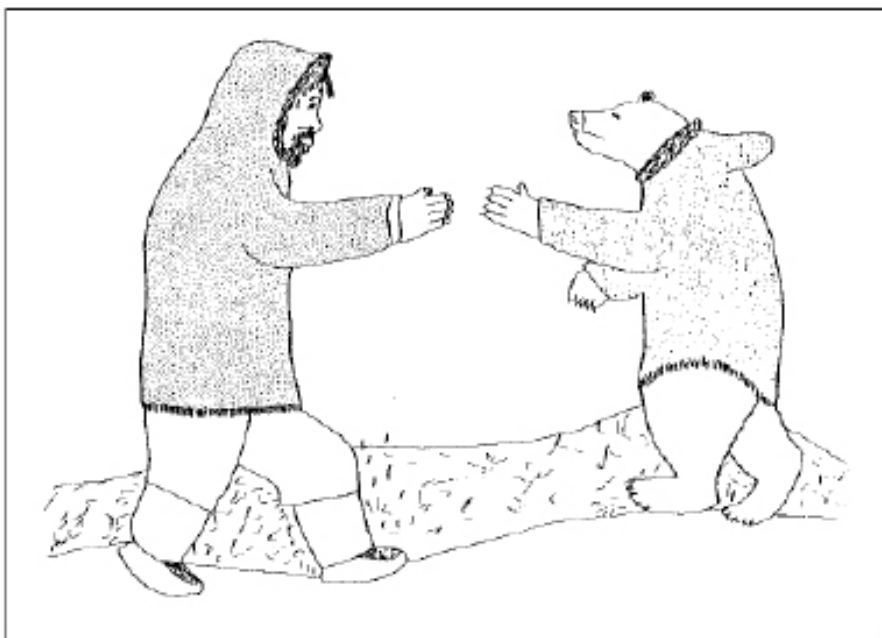


Image extraite du livre de Tim Ingold, *The Perception of the environment*, p. 114.

Tim Ingold explique que les rencontres avec les ours, situations dangereuses, ne sont pas anodines. Le chasseur inuit, face au prédateur, se pose un certain nombre de questions : est-ce une personne-ours ordinaire ? L'esprit d'un ancêtre est-il réincarné dans cette forme physique, un chaman ? Face à quel type d'être suis-je ? S'engage alors un moment de dialogue qui détermine le cours d'action avec le prédateur : l'attaque, l'attente, etc.

Au-delà des considérations symboliques, il y a des implications concrètes qui peuvent déterminer la vie ou la mort. Tim Ingold explique aussi que l'animal, de son point de vue, ne croise pas un homme, mais une créature comme une autre, ce qu'il est nécessaire de prendre en compte lors de l'interaction. Dans ce moment d'échange, les deux êtres se confondent, tentant chacun de prendre la position de l'autre. L'ours peut apparaître humain tout comme l'homme peut apparaître ours. La thématique des ours et leur implantation territoriale seront particulièrement importantes dans le cadre de cette recherche et de l'étude des interactions entre humains et ursidés à Haida Gwaii.

Une approche complémentaire à celle de Tim Ingold est celle de Viveros de Castro qui développe le perspectivisme. Dans son ouvrage *Méta-physiques cannibales*, il propose le concept de perspective en lieu et place du relativisme et opte pour une réforme des catégories épistémologiques. S'appuyant sur les mêmes concepts, il argumente en faveur de perspectives interchangeables entre personnes humaines et non humaines. Il y aurait donc un échange de perspectives qui s'établirait entre différentes espèces. Le chasseur pourrait être perçu comme étant un autre type de prédateur, et le caribou se percevrait lui-même comme personne humaine.

Les humains et les animaux ont donc chacun leur point de vue ; pour les deux entités, la Terre existe comme un espace de vie. Cette vision des choses est rejetée par l'ontologie occidentale, qui soutient que le sens ne repose pas sur la perception du monde d'un être, mais est déposé sur le monde par son esprit. Seuls les humains seraient alors capables de représenter une réalité telle que cela, organisant une base de données d'expériences sur un principe de schémas culturels.

Ces deux types de visions du monde peuvent mener à des schémas d'analyse bien différents dans l'étude des rapports humains/non-humains. C'est en étudiant ces rapports que Philippe Descola développe les quatre ontologies, modèles de pensée idéaux. Ces quatre principes d'identification, ontologies établies au travers de combinaisons entre ressemblances ou différences : l'animisme associe la ressemblance des intériorités et la différence des physicalités, le totémisme associe la ressemblance des intériorités et la ressemblance des physicalités, le naturalisme associe la différence des intériorités et la ressemblance des physicalités, l'analogisme associe la différence des intériorités et la différence des physicalités. Ces modes d'identification permettent de comprendre et de définir la nature des relations entre humains et non humains, mais ont aussi des conséquences sur les modes d'existence comme la temporalité, la spatialisation ou encore la figuration. Philippe Descola explique notamment : « selon les caractéristiques que les humains décèlent dans les existants par rapport à l'idée qu'ils se font des propriétés physiques et spirituelles de leur propre personne, des continuités ou des discontinuités d'ampleur inégale sont instituées entre les entités du monde, des regroupements sur la base de l'identité et de la similitude prennent force d'évidence, des frontières émergent qui cloisonnent différentes catégories

d'êtres dans des régimes d'existence séparés ».

L'un des modes d'identification est l'ontologie animiste, à laquelle appartiennent les Achuars, avec qui Philippe Descola a travaillé durant sa carrière. Ce peuple sud-américain aurait une tendance prédominante à reconnaître une continuité entre les intériorités en contraste avec une discontinuité au niveau des physicalités. L'enveloppe des êtres du monde est différente, mais les possibilités de communiquer entre ces êtres seraient équivalentes. Face à ces considérations, cela pourrait avoir un caractère symbolique. Cependant, ces rapports se déroulent sur un plan qui n'est pas celui de l'observation immédiate. C'est l'idée que les pratiques de chasse, de pêche ou encore horticoles sont des moments d'échanges, de relations intersubjectives et sociales.

En pratique, il existe une combinaison des différentes modalités précédemment évoquées. Il n'est d'ailleurs pas possible de parler de société animiste, mais de société ayant des pratiques qui correspondent à des pratiques animistes. Dans ce schéma de pensée, le système clanique haïda, identifications non humaines apposées à des groupes sociaux humains, permettant de penser les relations humaines, serait à première vue le reflet d'une société dite totémique, de par l'identification d'animaux protecteurs sous forme de clan ou de sous-clan. Cependant, cette idée de totem ne correspond pas à la définition fournie par Philippe Descola, selon laquelle dans les sociétés ayant des pratiques totémiques, il y a une ressemblance des intériorités ainsi qu'une ressemblance des physicalités. Les Haïdas, eux, ont plutôt des pratiques animistes ou naturalistes, en fonction des cercles sociaux, des activités, etc.

C-Penser les relations au territoire en Terre haïda

Aujourd'hui, les ethnologues qui choisissent comme terrain Haida Gwaii tentent de se détacher de ces traditions anthropologiques afin de montrer les spécificités du peuple haïda en tant qu'entité politique qui s'inscrit dans la vie sociale canadienne et non comme un peuple ancien et détaché du monde contemporain. Le dernier anthropologue ayant publié une ethnographie au sujet du peuple haïda est Joseph Weiss, qui a effectué un terrain de cinq années sur l'archipel, entre 2013 et 2018.

À l'issue de cette recherche, il publie l'ouvrage *Shaping the Future on Haida Gwaii, Life Beyond Settler Colonialism*. Son point de départ est la préconception que les autochtones sont des groupes sociaux sans avenir. Pour démanteler cette idée, il s'attelle à montrer comment l'avenir se construit à Haida Gwaii. À cet effet, il explore la manière dont les Haïdas perçoivent le temps, la mobilité, ainsi que le pouvoir politique. Au travers de ces thématiques, Joseph Weiss soulève le problème du colonialisme et des dilemmes auxquels les Haïdas sont confrontés dans un système économique, politique et culturel qui leur a été imposé.